

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 14 (1893)
Heft: 6

Artikel: La mission Maistre : d'après M. F. G. Clozel, membre de l'expédition :
premier article
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134593>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tion d'une année, dans des régions laissées encore en blanc dans nos cartes, sera certainement un des plus intéressants que nous ait valu l'Afrique depuis quelques années.

LA MISSION MAISTRE

D'APRÈS M. F. G. CLOZEL, MEMBRE DE L'EXPÉDITION.

PREMIER ARTICLE

Il y a deux ans, les amis de l'Afrique menaient deuil sur le jeune explorateur qui avait fait de l'étude des territoires entre l'Oubanghi et le lac Tchad le but de sa vie; nos lecteurs ont nommé Crampel, assassiné à El Kouti. Le 8 août 1891, du congrès de géographie de Rochefort auquel était parvenue la nouvelle de cette mort, M. Casimir Maistre écrivait à M. Harry Alis, du *Journal des Débats*, un des promoteurs les plus dévoués des explorations françaises : « Je crois, et vous serez certainement de mon avis, qu'il n'y a qu'une façon de marquer notre admiration pour Crampel, c'est de ne pas abandonner son œuvre. » Et sa jeune et malheureuse veuve exprimait le même sentiment : « Si je le pouvais, j'adresserais au pays auquel il a sacrifié sa vie une instante prière : N'abandonnez pas ce qu'il a commencé, ne laissez pas recueillir à d'autres le prix de son sang! Il aimait sa patrie, il est mort pour elle. Qu'elle ne dédaigne pas le sacrifice qu'il lui a fait! » La prière de la veuve a été entendue; la France a poursuivi le but que se proposait Crampel, et grâce à l'appui des chefs du département des Colonies et du Comité de l'Afrique française, le programme de Crampel est aujourd'hui réalisé, et c'est M. Maistre lui-même qui, après MM. Dybowski et Mizon, a levé le voile dont était encore couvert le pays situé entre le bassin du Congo et celui du Niger. En attendant que le chef de l'expédition publie les observations faites pendant ce voyage à travers un pays inconnu, nous sommes heureux de pouvoir extraire, de l'exposé qu'en a fait, dans le *Temps*, M. F. G. Clozel, un des membres de l'expédition, ce qui nous paraît devoir intéresser le plus nos lecteurs.

Embarquée à Bordeaux le 10 janvier 1892, la mission Maistre gagna le plus rapidement possible, par Loango et Brazzaville, le poste de Bangui sur l'Oubanghi, où elle arrivait le 5 juin pour y trouver, préparés par MM. Brunache et Briquez de la mission Dybowski, les pirogues, le personnel, le matériel nécessaires, et le 12 juin la mission tout entière se trouvait concentrée au poste de la Kémo, à environ 70 kilom. au nord de la rive droite de l'Oubanghi.

L'organisation du convoi prit une quinzaine de jours et le 29 juin 1892 on pouvait se mettre en marche. A son départ de la Kémo, la mission comprenait, indépendamment de son chef, M. C. Maistre, MM. P. Brunache, second, Clozel, de Béhagle, Bonnel de Maizières, Briquez, chef d'escorte. Soixante Sénégalais, dont trente-trois avaient fait la campagne précédente, composaient cette dernière. Le personnel des porteurs comprenait cinquante Weilboys gracieusement mis à la disposition de M. Maistre par M. Greshoff, le directeur de la maison néerlandaise établie au Congo, trente et un Kassaïs ayant déjà fait partie de la mission Dybowski, plus quelques Kroumen et Pahouins, en tout une centaine d'hommes.

Pour une exploration telle que celle-ci, tenter d'aller au lac Tchad avec cent porteurs était bien audacieux. Mais il fut impossible de recruter des auxiliaires dans la région. Aussi fallut-il se résigner à renvoyer au Congo la plus grande partie des munitions et des marchandises, et, pendant toute la durée du voyage, il ne fut pas possible de se départir de la plus stricte économie.

Dans le bassin de la haute Kémo, l'expédition eut d'abord à traverser le pays des Togbos, déjà familiarisés avec les blancs, grâce au voisinage du poste français. Ils fournirent volontiers des guides et des porteurs auxiliaires, qui obtinrent pour la mission un très bon accueil de la tribu voisine et amie, les Ndri, qu'aucun Européen n'avait encore visitée et avec laquelle des traités furent conclus. On était en juillet, et à cette saison les pluies quotidiennes enflaient les ruisseaux qu'il fallait traverser sur des ponts de lianes ou à gué, opération longue et difficile pour des porteurs pesamment chargés.

Au delà du territoire de Ndri s'étend une brousse (pays désert) large de 80 kilom. dans laquelle la mission marcha huit jours sans voir âme qui vive, sans rencontrer un sentier battu et sans dévier de la direction du nord; elle déboucha sur un plateau où l'on retrouvait des traces de sentiers. Elle venait de traverser une petite rivière, la Fafa, qui coule d'abord vers l'est, puis vers le nord, et qui donnait aux membres de la mission cette opinion que, dans la brousse, ils avaient franchi la ligne de faite séparant le bassin du Congo de celui du lac Tchad.

Les vivres s'épuisèrent bientôt par cette marche en pays désert, et la situation devint critique, lorsqu'en arrivant sur le territoire des Mandjias, la colonne se vit accueillie à coup de flèches et de sagaies. Les agresseurs furent facilement dispersés, mais à la suite des coups de fusils tirés pour se défendre, les explorateurs virent le vide se faire devant eux. Ils

rencontraient de riches cultures, des villages, à chaque pas des cases devant lesquelles les feux fumaient encore, et rien ne venait troubler le silence que les hurlements d'un chien perdu ou le caquetage de quelques poules oubliées. Ce voyage à travers un pays très peuplé transformé en désert comme par magie avait quelque chose d'étrange et d'inquiétant. Le 2 août, quinze jours après la première affaire, le camp fut assailli à coups de flèches par un ennemi toujours invisible dans les hautes herbes et qu'un feu de salve suffit à mettre en fuite. Une section, envoyée à la poursuite des fuyards, ramena un prisonnier, le premier Mandjia qu'il ait été donné à la mission d'examiner. Après l'avoir gardé quelques jours, on le relâcha en le comblant de cadeaux; mais la mission avait continué sa marche vers le nord, et, comme la tribu des Mandjias n'a ni chef commun, ni lien fédératif d'aucune sorte, la mise en liberté du prisonnier ne pouvait plus avancer en rien la conclusion de la paix. Ce ne fut que le 21 août qu'un traité put être conclu avec un chef nommé Candia.

Le 22, la colonne se remettait en route, mais la marche était rendue très difficile par l'état du pays. On était en pleine saison des pluies, les ruisseaux étaient débordés, leur traversée prenait de trois à quatre heures à la caravane, encore devait-on parfois repêcher quelque charge tombée à l'eau malgré toutes les précautions prises. Il pleuvait presque chaque jour et le sol glissant n'était pas fait pour faciliter la marche des porteurs. Le 29, la mission sortait du territoire des Mandjias; elle avait cheminé, en suivant une ligne nord-sud à peu près droite, pendant plus de 100 kilomètres. La tribu des Mandjias est la plus importante de celles rencontrées par la mission jusqu'alors; elle paraît s'étendre beaucoup plus dans le sens est-ouest que dans la direction nord-sud. La région est excessivement peuplée; certains jours, la marche se poursuivait à travers une suite ininterrompue de hameaux et de véritables villages de vingt cases et plus; jamais elle ne fit plus de dix kilomètres sans rencontrer une agglomération de quelque importance, et généralement elle traversait un village tous les deux ou trois kilomètres. Il ne paraît pas possible d'évaluer à moins de trente à quarante mille individus le chiffre de la population mandjia. Heureusement, ils n'ont entre eux aucun lien politique: chaque village a son chef indépendant, et parfois est en guerre avec les villages voisins. Ce morcellement les empêcha de se concerter pour tenter contre la mission une attaque d'ensemble qui, vu leur supériorité numérique, eût pu devenir dangereuse.

Le 2 septembre, la tête de la colonne fut arrêtée par une rivière aux

eaux jaunes et rapides, large d'une quarantaine de mètres, le Gribingui ou Bahr-el-Ardh des cartes, une des branches du cours supérieur du Chari. Le pays traversé jusque-là à partir de la Kémo est d'aspect assez uniforme. Il se compose d'une série de collines plus ou moins parallèles, allant, comme direction générale, de l'O.-S.-O. à l'E.-N.-E., se rattachant, d'un côté, au nœud orographique qui, un peu au-dessus de Bangui, divise les trois bassins de la Sangha, de l'Oubanghi et du Tchad ; de l'autre, aux montagnes de Yabanda qui doivent séparer les rivières tributaires du lac Tchad du bassin de l'Oubanghi-Ouellé. Le pays est très boisé et arrosé de nombreux cours d'eau. Les principaux que la mission ait rencontrés sont : sur le versant sud, la Tommy, tributaire de la Kémo ; sur le versant nord, une rivière assez importante qui arrose le pays des Mandjias et vient se jeter dans le Gribingui, à 5 ou 6 kilomètres de l'endroit où la mission rencontra ce fleuve, c'est-à-dire environ par 6° 40' de latitude nord et 16° 15' de longitude est. Les indigènes nomment cette rivière Nana, nom commun qui, en ndri, veut dire simplement rivière.

Les altitudes les plus élevées rencontrées par la mission, en franchissant la ligne de faite qui sépare le bassin du Tchad de celui du Congo, ne dépassèrent pas 650 mètres. La charpente rocheuse de toutes ces petites chaînes se compose d'une limonite ferrugineuse que l'on rencontre presque partout dans l'Afrique centrale et qui paraît être l'ossature de cette partie du continent noir.

Le passage du Gribingui arrêta la mission pendant sept jours. La rivière, profonde de sept mètres avec un courant de plus de deux kilomètres et demi à l'heure, était infranchissable pour les porteurs sur le mince câble de lianes qui servait de pont aux indigènes. Il fallut construire des radeaux avec des fagots d'herbes sèches assemblées au moyen de branches d'arbres fort irrégulières, les seules qu'offrissent les forêts environnantes. Enfin, le 10 septembre, à sept heures du matin, l'opération était complètement terminée.

Au delà du Gribingui, le paysage change complètement d'aspect. Ce sont de vastes plaines marécageuses où les herbes ne sont point assez hautes pour borner la vue. De loin en loin, de très légères ondulations boisées où sont construits les villages à l'abri des inondations de la saison pluvieuse. La population appartient aux tribus akounga, routou ou arétou, ngama et tenué. Ces tribus paraissent marquer la transition entre les populations de race et de langue ndries que la mission venait de traverser et les Saras installés au sud du Baghirmi chez lesquels elle voulait se rendre.

A quelque jours de marche dans le nord coule le Bamingui, le Bahr-el-Abiod des cartes, dont la jonction avec le Gribingui forme le Châri.

Des renseignements indigènes apprirent à M. Maistre qu'à Ngari, sur le Bamingui, se trouvait la principale zériba d'Ali-Djaba, l'un des instigateurs du massacre de Crampel. Le but de la mission étant de nouer des relations pacifiques avec les musulmans du bassin du Tchad, il était évident qu'Ali-Djaba n'était pas le personnage auquel il fallait s'adresser tout d'abord pour cela. D'autre part, la présence en cet endroit d'un traitant du Dâr-Rouna, soumis à l'influence du Waddaï, indiquait suffisamment qu'il fallait chercher plus loin dans l'ouest la frontière orientale du Baghirmi où les explorateurs voulaient se rendre. Ils résolurent donc de traverser le Gribingui. Après deux jours de pourparlers, les habitants de Dakala, village construit sur la rive gauche de la rivière, consentirent à louer leur unique pirogue et, le 28 septembre à trois heures de l'après midi, la mission entière était campée dans le voisinage de Dakala. Les habitants de ce village, de la tribu des Routous, se plaignaient beaucoup de leur pauvreté, des incursions des musulmans, et ne pouvaient fournir, pour ravitailler M. Maistre et ses hommes, que des haricots; encore en apportaient-ils fort peu. Depuis près d'une semaine déjà, ces estimables légumes formaient à peu près l'unique nourriture de la mission. Bien qu'ayant plusieurs jours de marche à faire en pays désert avant de gagner le premier village Sara, devant l'impossibilité de se ravitailler, même en haricots, elle dut se mettre en route le 29 septembre, par un temps fort menaçant, avec M. Maistre malade, incapable de marcher. Il descendit le Gribingui en pirogue, pendant que le reste de la caravane suivait la berge gauche de la rivière.

Le 4 octobre, la colonne arrive au village de Mandjatessé qui s'annonce par des plantations de mil d'une centaine d'hectares de superficie au moins, au milieu desquelles les cases très petites disparaissent éparpillées par groupes de deux ou trois au plus. Chaque groupe ne contient qu'une famille qui est séparée de ses voisins par cinquante ou soixante mètres de culture; une multitude de petits sentiers circulent en zigzaguant d'une case à l'autre. Ces cases, de forme ronde, et construites tout entières en vannerie, sont beaucoup plus petites que les cases ndries. A l'intérieur, on trouve tout juste le lit du propriétaire, composé d'une estrade en branchages élevée de 50 à 60 centimètres au-dessus du sol, et quelques grandes jarres renfermant des provisions.

Mais, par une coïncidence au moins illogique, les hommes sont plus grands, si les maisons ont diminué. On est certainement en présence d'une

race nouvelle. La langue a changé et, sans un jeune esclave d'Ali-Djaba, envoyé là pour épier, qui sait quelques mots d'arabe, les Français seraient fort embarrassés pour se faire comprendre. Les hommes sont de haute taille, fort bien musclés et proportionnés, leur nez est droit, un peu gros, mais point épaté. Les femmes, grandes et minces, ont des traits assez délicats, et seraient vraiment jolies si leur physionomie était un peu plus expressive. La couleur des indigènes est franchement noire, sans reflets jaunes ou cuivrés.

La caravane s'arrête un jour entier à Mandjatessé, et M. Maistre conclut un traité avec le chef du village. Les Saras ne forment point, en effet, une grande tribu avec une organisation politique commune. Dans le sud de leur territoire, les villages sont indépendants les uns des autres ou groupés par quatre ou cinq sous un chef unique. Dans le nord, ils forment des confédérations plus ou moins considérables : les deux plus septentrionales et en même temps les deux plus importantes, celles de Daï et de Koumra, sont aujourd'hui complètement soumises à l'influence du Baghirmi. Quant au village de Mandjatessé, il est pleinement indépendant. Placé à la frontière sud-est des pays saras, à l'endroit où la colonne dut quitter le Gribringui, parce que cette rivière faisait un coude vers le N.-N.-E. pour aller à la rencontre du Bamingui, il occupe une situation très importante dont il faudra tenir compte en cas d'entreprises futures dans la région.

Après s'être reposée et ravitaillée, la caravane allait camper, le 6 octobre, chez Mara, chef sara influent qui commande à plusieurs villages. C'est là qu'elle vit les plus beaux représentants de la race sara. Les moins grands des visiteurs de l'après-midi au camp avaient plus d'un mètre quatre-vingts. Les tailles de deux mètres et plus ne sont pas rares. Et tous ces gens sont superbement musclés : des membres d'Hercule, des poitrines d'un développement superbe et des épaules à porter un monde, si les Saras n'étaient trop fiers pour porter autre chose que leurs grandes lances à talon de fer, semblables sans doute à celles qu'agitaient dans les plaines troyennes les plus robustes parmi les héros homériques.

Le pays étant absolument plat, sans relief du sol qui pût servir de repère, dans l'eau tout le temps, tantôt jusqu'aux genoux, tantôt jusqu'à mi-corps, les hommes de l'expédition constatèrent qu'à mesure que la colonne avançait, elle voyait disparaître quelques-uns des plus faibles parmi les porteurs et les soldats. Le 12 octobre, elle arrive en face de vastes cultures, mais avant de les atteindre, il lui faut traverser un dernier marais plus profond que les autres. Le pays est très peuplé; à l'Est.

au Sud et à l'Ouest, les plantations s'étendent à perte de vue et sont semées de cases nombreuses. Pour la première fois, les voyageurs entendent résonner à leurs oreilles des noms connus : Goundi, le point le plus méridional atteint par Nachtigal ; Koumra, Daï, Djemalti, que ses renseignements ont permis de porter sur les cartes.

L'expédition touchait à la fin de son exploration dans l'inconnu, elle allait relier à l'itinéraire de Nachtigal ceux des explorateurs des bassins du Congo à travers le dernier grand blanc de la carte d'Afrique. Mais bien des fatigues la séparaient encore de la réalisation de son rêve. Elle se remit en route le 15 octobre. Arrivée à Djemalti, elle se trouve arrêtée par une rivière non guéable en cette saison, et au-delà les marais recommencent. Le passage de la rivière soumit la patience des voyageurs à une rude épreuve à cause de la rapacité et de la défiance des indigènes. Il n'y avait que deux pirogues dont il fallait payer les propriétaires à chaque voyage, et chaque fois c'étaient de nouvelles exigences et de nouveaux marchandages. Au moindre geste suspect, les pirogues qui, pendant les pourparlers, se tenaient loin de la rive, disparaissaient et il fallait de nouveaux palabres pour les faire revenir. La journée du 16 octobre fut prise tout entière par cette pénible corvée. Le lendemain, il fallut repartir sans guides. Le chemin s'engage dans un marais où l'on ne tarde pas à avoir de l'eau jusqu'à la ceinture. On s'arrête alors et, pendant qu'un sergent et deux laptots continuent à suivre le sentier avec de l'eau jusqu'aux épaules, le gros de la caravane marche parallèlement à quelques centaines de mètres, dans l'eau toujours, mais jusqu'à mi-jambes seulement, ce qui est un peu moins pénible pour les hommes. Cependant, à un moment donné, le sentier s'enfonce franchement à travers la partie profonde du marécage; il faut le suivre ou errer à l'aventure dans ce pays inondé et désert. Chacun se met donc à l'eau bravement : les plus grands soulèvent les plus petits par les bras dans les passages difficiles et l'on fait ainsi un kilomètre environ avec de l'eau, tantôt jusqu'aux aisselles, tantôt jusqu'au menton. Le mauvais pas est cependant franchi sans perte d'hommes ni de matériel. De l'autre côté, on avait de l'eau jusqu'aux chevilles seulement : chacun put donc s'y sécher à son aise.

Pendant toute la journée du 19 octobre, la mission marcha dans l'eau jusqu'aux genoux en suivant d'assez loin un marais plus profond encore et large de cinq cents mètres au moins qui semblait couler vers le nord. Le lendemain, le sentier se rapprochant du marais et finissant par y entrer, la caravane se trouva bientôt dans l'eau jusqu'au cou; tandis que les deux ou trois hommes de la pointe d'avant-garde revenaient en criant qu'ils

perdaient pied. On recule donc jusqu'à un endroit où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe seulement et où trois énormes termitières permettent aux porteurs épuisés de déposer les bagages à peu près au sec. Le pays est un vaste lac. Du haut des termitières on aperçoit, à douze ou quinze cents mètres, un petit village aux cases étroitement serrées sur un îlot qu'ombragent deux ou trois grands arbres. Une pirogue vient reconnaître les explorateurs ; elle est montée par deux hommes dont il faut d'abord dissiper les défiances. La chose faite, M. Clozel s'embarque avec eux pour aller dans l'île traiter la question du passage.

Le village insulaire se nomme Garenki : il est flanqué sur sa partie ouest d'un second village, lacustre celui-ci, dont les cases sont construites dans l'eau sur des pilotis élevés. Les habitants sont Saras et paraissent d'abord fort exigeants. Mais, au bout de vingt minutes de pourparlers, ils se décident brusquement et quarante pirogues partent en même temps pour chercher la caravane et la transporter, non dans le village, où elle n'aurait pas eu la place de camper, mais au-delà, sur la rive gauche du marais large de trois ou quatre kilomètres, au milieu duquel est construit Garenki.

D'après les renseignements indigènes, ce vaste marais qui, aux hautes eaux, a l'aspect d'un fleuve coulant vers le nord, se nomme le Bahar-Sara, il concourt à la formation du Bâ-Ili de Nachtigal. A la saison sèche, il ne reste que quelques flaques d'eau n'ayant plus entre elles de communications apparentes.

La caravane prit deux jours de repos sur la rive gauche du Bahar-Sara et repartit le 23 octobre. Après une marche d'environ six kilomètres dans le nord-ouest, elle se trouva arrêtée par une seconde inondation plus large encore que la précédente. Mais au-delà de ces quatre ou cinq kilomètres d'eau se profilaient de véritables collines couvertes d'arbres et de plantations. C'était la fin de nos misères, dit M. Clozel. Je fus envoyé pour traiter du passage dans la première pirogue indigène qui vint nous reconnaître.

Le 24 octobre, à trois heures de l'après-midi, tout le monde se trouvait sur l'autre bord, où M. Briquez avait fait installer le camp à la lisière des plantations d'un gros village nommé Gako.

Cette seconde nappe d'eau qui coule vers le sud et tourne ensuite vers l'ouest, porte le nom de Bahar-Namm. Comme le Bahar-Sara, elle disparaît presque complètement à la saison sèche. Au moment des hautes eaux elle irait se déverser dans le Logone, mais les renseignements indigènes ne sont pas très affirmatifs sur ce dernier point.

A peine Maistre était-il campé au pied du village de Gako qu'il reçoit la visite d'un noir de petite taille, d'apparence svelte malgré les amples vêtements qui le couvrent, aux traits fins, aux yeux vifs et intelligents. Les quatre ou cinq personnes de sa suite sont également vêtues, alors que les indigènes de Gako ont pour unique vêtement le tablier de cuir caractéristique du costume des hommes de cette région. Ce personnage salué en excellent arabe et dit se nommer Saïd, être musulman et Baghir-mien.

(A suivre).

CORRESPONDANCE

Lettre de Lorenzo-Marques de M. le missionnaire Paul Berthoud.

16 Mars 1893.

Cher Monsieur,

Vous vous attendez à ce que ma lettre soit, comme d'ordinaire, datée de Lorenzo-Marques; et vraiment on peut en principe la considérer telle, car je l'avais commencée en esprit avant de quitter la maison. La presse de la besogne m'a seule empêché de réaliser mon intention de vous écrire jusqu'à présent. D'ailleurs, dans peu de jours je serai rentré, et ici même je ne suis pas bien loin de Lorenzo-Marques.

Ayant trois semaines de vacances, j'ai voulu visiter les confins du Transvaal en vue d'y chercher un sanitarium, qui fût facile à atteindre de nos stations missionnaires. Je ne puis pas dire que j'aie tout à fait trouvé ce qu'il nous faut. Ce pays est pourtant tout en montagnes, et la ferme d'où je vous écris est à une altitude de 1000 mètres. Malgré cela, et bien qu'à 200 kilomètres de la côte, l'air n'est pas exempt de malaria, et le soleil ardent darde parfois des rayons qui sont plus dangereux que salutaires.

De fait la saison est très mauvaise. C'est une année de fièvre dont les tristes souvenirs ne s'effaceront pas des esprits. Depuis quelques semaines on ne parle partout que des déluges de pluie, des nombreux malades de la fièvre, et des morts fréquentes qu'elle occasionne. C'est une saison néfaste, en complet contraste avec l'été précédent.

En effet, de septembre 1891 à septembre 1892, toute l'Afrique australe avait souffert d'une sécheresse désastreuse, qui avait amené une disette touchant à la famine. Il était tombé fort peu de pluie en été, et pour ainsi dire pas une goutte les six mois suivants. En juillet le froid avait été très vif. Au point de vue sanitaire, ce fut une année excellente, signalée par le nombre très restreint des cas de fièvre et d'autres maladies.

Ainsi en est-il dans ces pays à fièvre paludéenne, les conditions sanitaires vont en sens inverse des conditions favorables à l'agriculture. L'été que nous traversons donnera de riches récoltes, et il restera célèbre par les fièvres qu'il a engendrées, comme aussi par les déluges dont il nous a inondés.